

Un jour St. Brythwald, évêque de Winchester, après avoir répandu son âme devant le Seigneur, tomba en extase et eut une vision. Le prince des apôtres lui apparut, conduisant un jeune homme revêtu des habits royaux et qu'il semblait couronner et sacrer de sa main. Il lui annonça que ce prince délivrerait bientôt son peuple de la tyrannie des Danois et lui révéla en même temps tous les événements qui devaient marquer son règne pacifique. Le saint vieillard revint à lui et, inondé de joie, courut annoncer l'heureuse nouvelle à ses compatriotes. Ce jeune prince, dont le vénérable prélat avait sans peine reconnu les traits, n'était autre qu'Edouard-le-Confesseur, l'ange tutélaire, le libérateur de l'Angleterre.

Au jour marqué par la Providence, le fils d'Ethelred fut rappelé de la Normandie dans le royaume de ses pères, à l'âge de 40 ans, par Hardi Canut, son frère utérin, qui le désigna pour son successeur immédiat. A la mort de Canut, Edouard fut appelé au trône d'une voix unanime et le jour de son sacre fut célébré, dans tout le royaume, par d'universelles manifestations de joie. Ce prince n'avait aspiré au trône qu'avec des intentions désintéressées, et l'on peut dire qu'il y fut porté plutôt par l'inspiration du ciel, que par le propre mouvement de sa volonté, c'est là, en effet, le seul moyen de concilier son désintéressement avec le désir qu'il avait de régner. Il avait reçu la couronne sans songer aux honneurs de la royauté, aussi il en jouit sans y attacher son cœur. Il portait son regard plus haut que les choses de la terre et, au milieu des pompes et des grandeurs du monde, il n'aspirait qu'à la gloire du ciel. Il méditait sans cesse ces paroles de l'Écriture : « ils l'ont établi roi pour les gouverner, ne se laisse pas emporter à la vanité, mais sois au milieu d'eux comme l'un d'entre eux. » Il en fit la règle constante de sa conduite et le vade-mecum de sa pensée. Il connaissait toute la responsabilité dont il était chargé et, afin de mieux remplir ses nombreux et importants devoirs, il voulut avoir un protecteur à la cour du Roi des rois. Le respect et l'amour filial qu'il avait pour l'Église lui inspirèrent la pensée de se consacrer d'une manière toute spéciale à l'apôtre Saint Pierre.

Aidé de l'assistance de ce puissant auxiliaire, il marcha d'un pas ferme dans la voie du bien et son administration fut exempte des aberrations étranges où sont tombés ceux qui ont voulu ne s'en rapporter qu'à leurs propres lumières, sans tenir compte de l'Église qui a reçu mission d'enseigner toutes les nations. Chacune des actions du nouveau roi fut marquée du sceau de la sagesse et de la sainteté. Il prouva, par la douceur de son administration et par la paix profonde dont jouit son royaume, la vérité de cette maxime : « un roi sage est le soutien de son peuple » ; il fit voir ce que peut un prince qui sait s'inspirer en tout des lumières de la Religion ; un prince vraiment chrétien et qui n'oublie en aucune circonstance qu'il tient son autorité d'une puissance supérieure, de Celui qui a dit : « per me reges regnant, » c'est par moi que régner les rois.

A peine Edouard fut-il assis sur le trône, que Godwin, dans le but de se concilier l'estime et les bonnes grâces de son souverain et peut-être aussi pour éluder les accusations qui pesaient sur lui—car il était soupçonné d'avoir trempé

dans le meurtre d'Alfred, frère du roi—vint lui offrir, en mariage, sa fille Edith. Celle-ci joignait à la noblesse de son origine une beauté remarquable, une éducation distinguée, de grandes connaissances littéraires, et par-dessus ces brillants avantages, une vertu et une piété angéliques. Il y avait là plus qu'il ne fallait pour déterminer le choix d'un prince moins détaché des vanités du monde ; mais il en fut tout autrement pour le prince Edouard. Bien qu'il connût personnellement la vertueuse Edith depuis son enfance, et qu'il sût apprécier, à sa juste valeur, un semblable trésor, il refusa pourtant de l'accepter pour épouse, car la vertu qui élève l'homme au-dessus de sa nature corrompue était si chère à son cœur, qu'il s'était engagé à vivre sur la terre comme les anges vivent dans le ciel. Cependant les sollicitations de ses sujets qui désiraient avoir une reine dont les qualités de l'âme et du cœur fussent en harmonie avec celles de leur roi, devenaient de plus en plus pressantes ; il consentit donc, après s'être assuré que telle était la volonté de Dieu, à placer cette pieuse princesse à côté de lui sur le trône, et il se fit ainsi, comme un autre Joseph, le gardien de l'innocence de la fille de Godwin, en contractant avec elle une union angélique qui lui donnait le titre de reine.

Le premier soin d'Edouard fut de corriger le système gouvernemental, dans lequel s'était glissé un grand nombre d'abus, surtout pendant la domination danoise. A cet effet il fit compiler une recueils exact des meilleures lois portées par ses prédécesseurs et en forma un code complet qui devait s'étendre à tous ses sujets. Ceux des Danois qui refusèrent de s'y soumettre furent chassés du royaume ; cette mesure sévère était indispensable pour affermir l'autorité du roi. Le nouveau code fut reçu avec empressement par les Anglais qui le respectèrent jusque dans les plus grandes perturbations politiques, et, sous le despotisme des rois normands, ils réclamaient encore « les lois et les coutumes du bon roi Edouard. »

Plusieurs historiens ont accusé Edouard de faiblesse. Nous nous contenterons, pour toute réfutation, de citer l'appréciation que fait de lui l'un de ses plus célèbres accusateurs, Fleury. Il dit d'abord que ce monarque était faible de caractère, puis il ajoute que l'Angleterre jouit d'une parfaite tranquillité pendant tout son règne, tant il était aimé de ses sujets et craint des étrangers. Heureuse faiblesse qui sait faire respecter et aimer les rois et qui les rend si redoutables à leurs ennemis qu'ils n'osent troubler la paix et le bonheur dont ils savent faire jouir leurs administrés. Oh ! qu'heureux serait le monde si les souverains du XIX^{ème} siècle avaient un peu de la magnanime faiblesse de St. Edouard d'Angleterre ! Une preuve qu'Edouard ne fut pas faible comme le prétend l'historien français qui, sans doute, le trouvait trop soumis à l'Église pour lui reconnaître de l'énergie et du courage, c'est la réponse qu'il fit à Magnus, roi de Norvège, qui réclamait insolemment la couronne d'Angleterre. « J'occupe le trône, lui dit-il, comme descendant des monarques anglais ; de plus, le libre choix du peuple m'y a appelé, je ne l'abandonnerai qu'avec la vie » et il commença ses préparatifs de guerre qu'il ne discontinua que lorsque Magnus eut renoncé à ses projets